

XYZ. La revue de la nouvelle



Quelques heures de gym avec Giovanni Giovanelli

Diane-Monique Daviau

Number 97, Spring 2009

Irritation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (2009). Quelques heures de gym avec Giovanni Giovanelli. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 9–13.

Quelques heures de gym avec Giovanni Giovanelli **Diane-Monique Daviau**

CA SENT l'effort et la machine poussée à fond de train. Ça sent la sueur et, bien sûr, la testostérone en masse. Il n'y a pas beaucoup de filles, ici, à part trois, quatre déesses qui viennent raffermir leur poitrine et muscler leurs fesses. Il y a moi.

Maigre comme un cure-dent depuis toujours, je n'aurais jamais pensé me retrouver à trente ans dans un gym. Je déteste ces endroits.

Chaque fois que je me demande ce que je fais là, avec au bout de ma question l'envie folle de prendre mes jambes à mon cou, je me répète les mots *ordonnance médicale*. C'est ce qu'il a dit, le rhumatologue, pour conclure l'entretien : « Avec l'arthrose que vous avez et l'ostéoporose qui vous menace gros comme ça, si vous n'allez pas faire de l'exercice, ma petite madame, je ne m'occupe plus de vous. C'est une ordonnance médicale, ça ne se discute pas. Au revoir. »

Depuis six mois, donc, je rame, je pousse, je tire, je pédale, je plie et j'ai à tout moment peur de me rompre.

Les premiers temps, j'ai tellement serré les mâchoires, ici, qu'un soir je me suis cassé une dent. Les premiers temps, en effet, je venais le soir. C'est que je travaille, moi.

Après la session d'automne — trois longs mois à ravalier mes pulsions meurtrières —, je me suis dit que j'allais y laisser ma peau si je continuais à passer quatre soirées par semaine au milieu de ces maniaques du bodybuilding. Ce n'est pas tant leur obsession de la gonflette qui a fait naître mes fantasmes de meurtres en série que l'insupportable suffisance de ces fiers-de-leurs-muscles et la condescendance dont ils font preuve à l'égard des quelques minus de mon genre qui ne savent « même pas » comment ajuster, pour ne

nommer que celui-là, le Méga-Ab-Expert-300-Extrême-Plus et qui, en plus, osent poser la question...

Bref, j'ai pensé que si je trouvais le moyen de venir le jour, ces beaux taureaux et autres étalons seraient sûrement au travail, et je pourrais espérer ramer et pousser et tirer en compagnie d'un autre genre de faune, des retraités, des travailleurs de nuit, des femmes au foyer n'ayant plus besoin d'y être, des estropiés en rééducation, des *freelance* comme moi.

J'ai réorganisé mon emploi du temps, concentré mes heures de travail en avant-midi et en soirée, me réservant l'après-midi pour le gym abhorré — période de la journée où mon moral, de surcroît, est à son meilleur. Tout pour que ça se passe le plus possible en douceur, avec le maximum de sérénité que le fait de soulever des poids et de courir sur place peut générer chez une photographe à la pige.

Il y a là, les lundis, mercredis et vendredis après-midi, une dame d'un âge certain dont je ne sais rien et qui n'adresse la parole à personne, ce qui me convient tout à fait. Les autres, mon Dieu, je dois admettre que tous les autres me rebutent autant que le troupeau d'étalons du soir : un chauffeur de taxi arabo-musulman qui est d'avis que le gym devrait être réservé aux hommes, un préposé aux bénéficiaires qui vient s'entraîner pendant ses heures de travail (« Je viens d'en installer un pour sa dialyse, ça me laisse cinq heures de libres... Avant d'aller le chercher, j'aurai même le temps d'aller faire quelques longueurs de piscine ! ») et le reste, mon Dieu, je m'en confesse, est constitué de bénéficiaires de l'aide sociale qui viennent ici pour « tuer le temps », comme ils disent, c'est-à-dire s'adonner à des séances de défoulement collectif sur le dos des « agents » et du « système », ce qui, je m'en confesse encore et encore, me donne les mêmes envies meurtrières que l'arrogance de mes détestables body-builders.

Je ne viens jamais durant le week-end et pas davantage le jeudi. Le jeudi après-midi, je fais du bénévolat dans une cuisine collective.

Les mardis — selon Giovanni, qui vient aussi le jeudi, c'est la même clientèle qui fréquente le gym les mardis et jeudis après-midi —, la salle est occupée par un vieillard rescapé de plusieurs hécatombes, pontages et autres boucheries, et qui raconte volontiers

le « roman » de sa vie (« Ma vie est un vrai roman, vous savez ! »), puis par une énorme diabétique qui n'a qu'une main valide, l'autre étant occupée à tenir la tablette de chocolat qui lui permet de ne pas pleurer pendant qu'elle pédale, et par une quinzaine d'ados autistes, accompagnés d'autant de moniteurs, qui font partie d'un projet pilote visant le développement de l'estime de soi. Et il y a Giovanni. Et moi.

Giovanni est Italien. Il est né ici mais il est Italien. Il fait du vélo tous les jours, même l'hiver, il joue au soccer, il nage et il vient au gym deux fois par semaine. Il doit avoir trente-huit, trente-neuf ans, quarante ans tout au plus. Que fait-il d'autre dans la vie, le beau Giovanni, a-t-il un emploi, est-il assisté social lui aussi, rentier ? Il a déjà enseigné la physique dans une école anglophone. Quand ? Il y a bien longtemps. Pendant combien de temps a-t-il été prof de physique ? Une couple d'années. « Et maintenant ? — Je me débrouille. — C'est quoi, ton nom, déjà ? — Giovanni. Giovanni Giovanelli. — Je parie que tu es dans la mafia. — Tu me ressembles, toi... Catherine, hein ? T'as un bon sens de l'humour, Catherine. »

La question reste donc entière : est-il dans la mafia ? le trafic de drogue ? Est-ce un voleur, un fraudeur, un souteneur ? Est-ce que je le saurais si Giovanni Giovanelli était mafieux, *pusher*, *pimp*, est-ce que je le sentirais, le devinerais ?

Il n'est pas du tout mon genre d'homme. Mais je le trouve touchant. Il est particulier, il m'intéresse.

Il est taciturne et taquin. Il a le regard très noir, archaïque, et perd son souffle quand il rit. Mais il ne rit pas souvent. La vie est tragique. C'est pour ça qu'il déconne, fait des blagues, parfois douloureusement tordues, au lieu de parler, d'écouter, d'échanger. « Nous autres, les Italiens, m'a-t-il dit lors de notre première randonnée sur les tapis roulants, on parle pour rien dire. On est des bouffons. »

Ah bon.

Puis quelques semaines plus tard sur la bicyclette stationnaire : « T'as l'air de souffrir, toi... T'aimes pas pédaler ? — Pas trop. Ça fait longtemps que tu t'entraînes ici, toi ? — Ben longtemps. Nous autres, les Italiens, on est orgueilleux, on aime ça avoir un beau corps. »

Un jour, après plusieurs séances sans autres paroles échangées que « Bonjour, Salut, Allô, Ça va », entre les haltères et le Superstep-3000-X, il m'a demandé : « Toi, tu fais quoi comme sports, natation, vélo, badminton, tennis ? — Rien. — Rien ? Comment ça, rien ? — Je déteste les sports. Et puis, y a pas que ça, dans la vie. — Moi, les sports, c'est ma vie. Puis, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre de mes journées ? — Un peu de lecture, par exemple ? La musique aussi, c'est intéressant. Concerts, cinéma, musées, il y a plein de choses qui... — Nous autres, les Italiens, on est plus physiques ! »

J'ai laissé Giovanni s'installer sur cet instrument de torture qu'est le step-machin. Je l'ai regardé « grimper » et suer et je l'ai trouvé effectivement très physique mais... Je restais là à l'observer et à me demander quoi penser. Il s'est retourné : « Quoi ? C'est vrai, nous autres, les Italiens, on est physiques ! »

En marchant vers la machine à ramer, j'ai lancé : « Connais-tu Italo Calvino ? Svevo ? Fruttero & Lucentini ? Dante et Michel-Ange — Michelangelo —, tu dois être fier d'eux, non ? Antonioni, Nanni Moretti, Fellini, Ettore Scola, Pasolini, Verdi, Puccini, Monteverdi, Albinoni, Vivaldi, Paganini, Botticelli, Léonard de Vinci — le génial Leonardo da Vinci —, Buzzati, Pirandello, Eco, Machiavelli, Moravia, Ungaretti, Tabucchi, c'est pas parce qu'on est Italien que... »

Que quoi, au juste ?

Il n'aime pas lire, donc il ne lit pas, et c'est son droit ; il trouve que regarder un film est une perte de temps ; la peinture, ou bien il n'y comprend rien, ou bien il la juge moins précise que les photographies qu'on peut réaliser avec des appareils jetables ; la musique, ça dépend... Quand il se promène en jeep, il met la radio. Le rock, pour faire de la route, c'est bien. Mais il n'écoute pas les paroles. C'est son droit.

Au cours des semaines qui ont suivi, je n'ai pas gaspillé trop de mots avec Giovanni, je l'ai laissé parler, pour voir. Ou plutôt pour entendre. Parce que je me demandais...

« Il ventait beaucoup hier, hein ? Il y avait des cochonneries partout sur les trottoirs. Les gens jettent n'importe quoi par terre. Nous autres, les Italiens, on aime ça quand c'est propre. » « J'ai fait

de la lasagne ce matin. La recette de ma mère. Je vais aller en porter chez mon oncle, tout à l'heure. Ça va le mettre de bonne humeur. Il vit seul, il mange mal. C'était l'ennemi de mon père, il lui en voulait parce que mon père était communiste. Mais mon père est mort maintenant. De toute façon, quand mon père était vivant, il allait souvent lui-même porter de la nourriture à son frère, les bons plats de ma mère... Nous autres, les Italiens, on est comme ça.» « Dans l'immeuble où j'habite, tout le monde se connaît, on est comme une famille, si j'ai pas de nouvelles de madame Lemieux pendant deux jours, je vais cogner à sa porte, je trouve ça normal, nous autres... »

Je ne me suis pas bouché les oreilles mais, comme j'avais pris l'habitude de le faire, j'ai détourné mon regard encore une fois, je n'en pouvais plus, j'avais les nerfs à vif, je savais maintenant ce qui m'irritait de plus en plus dans les propos de Giovanni et je me suis dit, tout à coup, *s'il prononce encore une fois ces mots-là, je le mords, c'est sûr, je le mords.*

Il n'a pas terminé sa phrase. J'ai tourné la tête vers lui. Il me regardait.

Il me regardait, un peu éberlué, les haltères appuyés sur les épaules, les lèvres entrouvertes.

Il a laissé échapper un soupir long, profond. Ses yeux me fixaient toujours, noirs et si brillants que je me suis sentie pâlir. « Quoi ? Giovanni ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Il a déposé les haltères et remonté un peu son pantalon de jogging.

« Ça m'énerve quand tu regardes ailleurs pendant que je te parle... Ça me tape vraiment sur les nerfs ! »

J'ai voulu répliquer mais il m'a tourné le dos et s'est éloigné en soupirant : « Vous autres, les Québécois... »